


la parole du Christ. J'ai aussi senti que plusieurs personnes présentes à cette commémoration avaient également tiré leçon de la vie tumultueuse mais engagée de Wolfred Nelson.

**Roland Plante, historien (et grand-père de François Lamontagne, le guide du patrimoine qui a incarné Wolfred Nelson tout l'été) donne un aperçu de l'histoire du « loup rouge » :**

Le père de Wolfred Nelson est né dans le Yorkshire, en Angleterre, parent de l'amiral Horatio Nelson. Il s'établit dans notre ville (en 1794, Sorel s'appelle William Henry) avec des loyalistes. Il ouvre une école.

Wolfred passa sa jeunesse ici et, comme son frère Robert, devint médecin. En 1812, Wolfred est chirurgien-major dans l'armée britannique. En 1819, il épouse Charlotte-Josephite Noyelle de Fleurimont. Il est élu député de Sorel en 1827. Il se joint à la cause de ses concitoyens du Bas-Canada qui, comme ceux du Haut-Canada, revendiquent une prise en main des institutions parlementaires. Nommé chef des Patriotes, il participe en 1837 aux combats qui ont lieu à St-Denis. Arrêté et détenu en prison pendant sept mois, il est exilé aux Bermudes. Ses biens, dont une distillerie à St-Denis, sont détruits. Par la suite, il passe quelque temps à Plattsburgh, New York, avant de revenir à Montréal en 1842. Il est élu deux fois député de Richelieu. En 1845, il prononce son premier discours en français, langue interdite à l'Assemblée dans le temps. Il devient maire de Montréal en 1854. Élu président du collège des médecins et chirurgiens, il est nommé chef inspecteur des prisons et des asiles. Il meurt le 17 juin 1863 à Montréal et est inhumé à Sorel (au cimetière anglican de la ville). 

# INSPIRATION

## La foi, ça se pratique avec les autres

Michaël Séguin, Église Unie La Passerelle

La lettre de Jacques est un texte étonnant. Ce qui m'a le plus surpris en la relisant, c'est de constater à quel point il s'agit d'un texte pratique et actuel : en cinq chapitres, ce Jacques – dont les exégètes doutent de l'identité – articule l'essentiel de la foi et une série de conseils pour bien la vivre ! C'en est presque un vade-mecum du croyant !

Par exemple, il exhorte le lecteur à « être prompt à écouter, mais lent à parler et lent à se mettre en colère ; car un homme [ou une femme] en colère n'accomplit pas ce qui est juste aux yeux de Dieu » (Jc 1, 19). Il rappelle que « Dieu sera sans pitié quand il jugera celui qui n'aura pas eu pitié des autres ; mais celui qui fait preuve de pitié n'a plus rien à craindre du jugement » (Jc 2, 13). Il lance enfin des questions musclées telles « Mes frères [et sœurs], à quoi cela sert-il à quelqu'un de dire "J'ai la foi", s'il ne le prouve pas par ses actes ? » (Jc 2, 14) ou encore « Quelqu'un parmi vous pense-t-il être sage et intelligent ? Qu'il le prouve par sa bonne conduite, par des actes accomplis avec humilité et sagesse. » (Jc 3, 13).

En fait, ce texte m'apparaît d'autant plus pertinent à la lumière des débats survenus autour de la charte des valeurs québécoises proposée par le Parti Québécois, puisqu'il recadre ce qu'est l'essentiel de la foi et le rapport à l'altérité d'un point de vue chrétien. J'en retiens trois aspects en particulier.

Tout d'abord, Jacques insiste sur l'aspect éthique de la foi et non sur la doctrine. C'est si facile de se lancer dans de grandes considérations sur la prière, le salut ou le mouvement de « circumincession » entre les trois hypostases de la Trinité... Jacques, au contraire, nous dit que le plus important n'est ni l'intellectualisation de la foi, ni sa pratique cultuelle, mais bien d'avoir de la considération pour son prochain, de l'écouter avant de le juger, de faire preuve d'humilité. La foi est une pratique qui consiste à soutenir l'autre dans ses défis, à l'accueillir dans son altérité plutôt que de l'enfermer dans une quelconque catégorisation préfabriquée.

Ensuite, cette épître propose un certain détachement, il me semble, vis-à-vis des étiquettes auxquelles nous, êtres humains, accordons si souvent tant d'importance. Se dire « disciple », « croyant-e », « chrétien-ne », avec ou sans Église, avec ou sans crucifix à l'Assemblée nationale (Jésus serait peut-être le premier d'ailleurs à se réjouir de ne plus être associé à ce lieu !), qu'importe ? Le vrai test, celui sur lequel nous serons jugés, ce sont les gestes que nous avons accomplis, la compassion dont nous avons fait preuve et l'intransigeance que nous n'avons su réfréner. Non pas que les symboles ne soient pas importants et qu'il faille les balayer du revers de la main (de toute façon, cela ne peut se faire qu'au prix d'une immense violence identitaire), mais simplement que là n'est pas l'essentiel.

Enfin, la foi que nous propose Jacques offre des ramifications interreligieuses prometteuses. La compassion, l'empathie, l'humilité... il n'est nul besoin d'être chrétien pour les pratiquer ! On peut être musulman, juif, hindou, athée, bahá'í... ces pratiques nous concernent toutes et tous. Dès lors, ce ne sont pas les concepts théologiques en eux-mêmes qui comptent – des concepts sur lesquels il y a peu de chances que l'on s'entende un jour ! –, mais les actions que nos concepts nous amènent à commettre. Autrement dit, pas besoin d'être chrétien pour se soucier des autres, mais il faut se soucier des autres pour être chrétien. Beau programme ! 